

Je me plais à m'étendre sur ces souvenirs, parce que ce fut la période heureuse de mon enfance. Si elle ne dura pas toujours, je ne puis m'en prendre qu'à moi, car Dieu m'avait comblée. Tout ce qu'un enfant peut désirer de bon, de beau, d'heureux, je l'avais et je l'aurais encore si j'avais su le garder. En cet instant, du moins, je compris mon bonheur : ce grand jour fut bien réellement pour moi le beau jour par excellence. Ceux qui suivirent en gardèrent une paix et une suavité qu'il me semble goûter encore, en me les rappelant.

Un mois après, ma belle-mère revint. Mon père avait été la chercher. Lorsque j'entendis la voiture qui les ramenait, mon impression fut bien différente de celle que j'avais éprouvée quatre ans plus tôt, à l'entrée de Mme Thérèse dans la maison. Cette fois, j'obtins la permission de veiller. Après m'être jetée dans les bras de mon père, je passai dans ceux de Mme Thérèse. Elle m'embrassa avec tendresse et je lui rendis ses baisers : je n'aimais pas encore, mais je me laissais aimer.

Mon père était le plus heureux des hommes, ce pauvre père dont le cœur battait si chaud sous une froideur apparente qui trompait au premier abord.

Cette année-là fut la meilleure de mon enfance. Mon instruction qui avait été jusqu'alors très négligée, car je n'avais eu d'autre maître que l'institutrice communale du village de la Ronchère qui venait au château trois fois par semaine, fit de rapides progrès sur la direction intelligente de ma belle-mère. Profitant de l'apaisement qui s'était fait dans mon esprit, elle ne craignit plus de commander, et moi, je ne refusai plus d'obéir. Au contact permanent de cette nature d'élite, la mienne s'adoucit et s'affina. Enfin, le jour vint où je me pris à aimer ma belle mère. Si elle s'absentait une heure, le temps me semblait long ; à son retour, ce n'était plus seulement des lèvres que je l'embrassais.

Les promenades en voiture avaient recommencé, mais je les faisais à côté de Mme Thérèse. Sa conversation tranquille, sensée, l'inépuisable patience avec laquelle elle répondait à mes questions, souvent bien bizarres, les rendaient pour moi charmantes. Mon père prêtait l'oreille à nos entretiens, tandis que son regard heureux se portait tantôt sur sa femme, tantôt sur sa fille. Ce fut un bon temps.

Manou était seule à s'en plaindre. Plus je me rapprochais de ma belle-mère, plus je m'éloignais d'elle, non que je l'aimasse moins ; mais, à présent que je m'étais habituée à une intimité plus distinguée, sa nature grossière, ses manières communes et surtout ses sentiments bas me choquaient davantage. Si je lui conservais une affection de reconnaissance et d'habitude, je commençais à lui retirer mon estime, ma confiance, surtout. J'embrassais encore Manou, je m'en laissais embrasser tant qu'il lui plaisait, je lui continuais mes petits cadeaux ; mais je lui refusais mes confidences : ce n'était plus à elle que je disais mes secrets. Plût à Dieu qu'il en eût toujours été ainsi !

Au bout de quelques mois, ma belle-mère qui avait paru se fortifier, recommença à languir. Elle passait la plus grande partie de ses journées sur une chaise longue, et je me plaisais à lui tenir compagnie. Je m'y plaisais même tellement qu'elle avait parfois de la peine à m'éloigner d'elle pour m'envoyer courir dans le jardin. J'aimais à lui causer ; je lui confiais mes pensées, mes désirs. La naïveté de mes confidences amenait souvent